

l'> uniscope

RENCONTRE

Monika Salzbrunn lève le voile sur les pratiques de l'islam et les migrations

CAMPUS

Du 27 au 29 mai, Dorigny ouvre ses portes aux écoliers vaudois et au grand public lors des Mystères de l'UNIL avec l'économie comme fil rouge

SAVOIRS

La Faculté des lettres met l'accent sur la maîtrise langagière autant que sur les compétences linguistiques et culturelles plus larges

« La lutte à la source est la plus efficace »

Des substances chimiques sont contenues dans de nombreux produits d'utilisation courante. Quels en sont les effets sur notre environnement et sur notre santé? Les explications de l'écotoxicologue Nathalie Chèvre.



Image du mois

Concert Djembé à l'UNIL, le 15 avril, pour fêter le centenaire HEC. Au centre: l'ambassadeur du Japon Monsieur Komatsu avec son épouse, le recteur Dominique Arlettaz, Daniel Oyon, doyen de la HEC, Maia Wentland vice-doyenne de la HEC.

© Pierre-Michel Delisert

Lu dans la presse

«Au début il y a l'humain... et à la fin?» s'interroge Daniela Cerqui, anthropologue à l'UNIL, s'exprimant dans un article sur les nouvelles pistes de la robotique dans *Les Echos*, le quotidien de l'économie, Paris.



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Vous l'aurez remarqué: un air de printemps flotte en couverture de *l'uniscope*. Sur la forme seulement. Car sur le fond, les explications et arguments de Nathalie Chèvre n'ont rien à voir avec la météo ou le rythme des saisons. La chercheuse à la

Faculté des géosciences et de l'environnement présente les enjeux de l'écotoxicologie (*pages 4 et 5*), discipline encore jeune mais qui a sans doute de l'avenir, en soulevant des questions telles que l'impact des micropolluants sur l'environnement. Nathalie Chèvre coordonne aussi *Léman 21*, projet de recherche financé par le Fonds national suisse, qui vise à identifier les risques de pollution chimique pour le Lac Léman. Un sujet de proximité, donc, et bien sûr, d'*Actualités*.

De son côté, Monica Salzbrunn, professeure à la Faculté de théologie et de sciences des religions, s'exprime sans équivoque sur le

religieux et le politique en Afrique musulmane. Une rencontre passionnante à lire en pages en 6 et 7, avec une sociologue-anthropologue qui prône «la recherche par le terrain». Et qui évoquera d'autres thèmes lors d'un colloque organisé à La Grange.

Autre événement en ce mois de mai décidément bien riche: les Mystères de l'UNIL (*voir pages 8 et 9*) ou quand notre campus ouvre grand ses portes aux écoliers vaudois et au grand public. Centenaire HEC oblige, l'économie sert de fil rouge à cette sixième édition. Laboratoires, énigme, ateliers, et jeux pensés, conçus, animés par plus de 300



Petite astuce

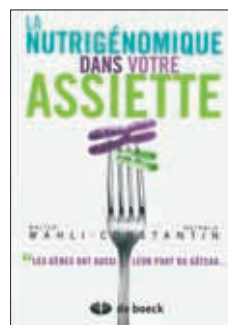
Les examens s'approchent, le stress augmente. Pour apprendre à se relaxer, le service Accueil santé de l'UNIL organise en mai et en juin plusieurs ateliers de gestion du stress. En une heure, ces séances proposent d'acquérir quelques outils efficaces: techniques respiratoires, amélioration de la concentration, récupération rapide, etc. Il est possible de participer à plusieurs sessions. Pour profiter de cette offre, il suffit de s'inscrire au **doodle**: <http://doodle.com/5mv6fth2nc8kg2v9>

Terra academica

Walter Wahli, professeur ordinaire, et Nathalie Constantin, collaboratrice scientifique, du Centre intégratif de génomique de l'UNIL publient un livre intitulé *La nutriginomique dans votre assiette* -

Les gènes ont aussi leur part du gâteau... Destiné au grand public, cet

ouvrage édité par la maison De Boeck en mars 2011 offre une information scientifique vulgarisée et accessible. Comment parvenir à nous nourrir en bonne intelligence avec nos gènes et notre style de vie? La réponse se trouve peut-être du côté de la génomique nutritionnelle, ou nutriginomique, cette toute nouvelle discipline qui s'intéresse à l'influence de l'alimentation sur les gènes.



Les uns les autres

F. Imhofe/UNIL



Les professeurs **Richard Benton** du Centre intégratif de génomique (CIG) et **Niko Geldner** du Département de biologie moléculaire (DBMV) se sont chacun vu octroyer un Young Investigator Grant par l'organisation internationale Human Frontier Science Program (HFSP). Attribués à de jeunes chercheurs en sciences de la vie qui ont monté leur premier groupe de recherche dans les cinq ans précédant la requête, ces fonds financent un projet réunissant plusieurs équipes de divers pays pour trois ans.

chercheurs, enseignants, collaborateurs et étudiants. Pour le plaisir des petits et grands.

A découvrir encore dans *l'uniscope*, comment Jérôme Meizoz enseigne la littérature autrement (page 12), un dialogue avec l'auteure française Annie Ernaux (page 13), un entretien avec Chantal Ostorero, l'enthousiaste Directrice générale de l'enseignement supérieur. Et vous l'apprendrez que Faculté des lettres innove afin de mieux attendre aux attentes sociales en matière de maîtrise langagière. Vous comprendrez tout en pages 20 et 21.

Le chiffre

101

C'est le nombre de stages proposés par le Service d'orientation et conseil (Soc) en 2010. Ils ont attiré 243 candidats au total.

Entendu sur le campus

«Avec ce temps magnifique on va faire du foot ou du volley, pas de la gestion du risque!»

Campus plus



stramatakis © UNIL

N'est-il pas magnifique avec ses parois vitrées, le bâtiment Géopolis, qui ouvrira ses portes à la rentrée 2012?

BRÈVES

LEÇONS D'ADIEU

Directeur de la Polyclinique médicale et universitaire (PMU) et chef du Département universitaire de médecine et santé communautaires, le professeur Alain Pécoud donnera sa leçon d'adieu le 26 mai 2011 à 17h50 au CHUV, dans le cadre d'une manifestation sur le thème de la médecine communautaire, dès 15 heures, avec M. Charles Kleiber et le conseiller d'Etat Pierre-Yves Maillard. Conservateur au Musée de zoologie, professeur associé au Département d'écologie et évolution, Daniel Cherix donnera sa leçon d'adieu le 27 mai à 17 heures au Biophore, sur le thème «Faut-il encore enseigner l'entomologie?» Créateur en 2003 du Département de psychiatrie UNIL-CHUV, qu'il aura dirigé jusqu'à sa retraite, le professeur **Patrice Guex** donnera sa leçon d'adieu le 23 juin 2011 au CHUV.



S. Prada © UNIL

QUE SAIS-JE DE LA SEXUALITÉ?

Alexandrine Schniewind, professeure de philosophie antique à l'UNIL, cosigne un nouveau *Que sais-je?* intitulé *Les 100 mots de la sexualité*. D'«abstinence» à «zone érogène», les termes sont expliqués au grand public avec pédagogie et humour. Ce nouveau venu de la fameuse collection est le fruit d'un travail multidisciplinaire, dirigé par le psychanalyste français Jacques André. L'ouvrage interroge le sens historique, sociologique, religieux et psychanalytique des faits et gestes de la sexualité.

Les 100 mots de la sexualité, collection *Que sais-je?* Presses universitaires de France, 2011

COMMENT ALLEZ-VOUS?

Menée chaque année par le Service d'orientation et conseil (Soc) en collaboration avec la FAE (Fédération des associations d'étudiant-e-s de l'Université de Lausanne), l'enquête *Comment allez-vous?* interroge les étudiants débutants sur leur adaptation aux études universitaires. Entre novembre et décembre 2010, 1504 étudiants débutants y ont ainsi participé. Les étudiants ont pu donner leur opinion sur des sujets aussi divers que leurs projets d'études, leur situation financière, la qualité de l'enseignement ou leur adaptation générale à la vie universitaire.

www.unil.ch/soc

« Nous sommes des empêcheurs de tourner en rond »

Ecotoxicologue, Nathalie Chèvre cherche à limiter l'impact des micropolluants sur l'environnement. Des substances chimiques sont contenues dans de nombreux produits d'utilisation courante. Pour en savoir plus, rendez-vous le 24 mai le long des rivières de Dorigny.

Aurélié Despont

La concentration des micropolluants dans l'eau est infime. L'équivalent d'un carré de sucre dilué dans une piscine olympique. Mais ces substances chimiques dues à l'activité humaine ne sont pas anodines. Elles présentent un risque pour l'homme et l'environnement. Troubles neurologiques, problèmes de différenciation sexuelle chez les embryons, lésions au niveau du foie... Ces effets nocifs constatés sur les poissons soulèvent de nombreuses questions. Quels en sont les effets à long terme sur notre environnement? Faut-il avoir peur de boire l'eau potable? Peut-on encore se baigner dans le lac?

Au cours d'une balade le long des cours d'eau de Dorigny, Nathalie Chèvre, cher-

cheuse à la Faculté des géosciences et de l'environnement, présentera le 24 mai les défis de l'écotoxicologie. Une discipline encore jeune, qui cherche à quantifier les risques et limiter les impacts des micropolluants pour l'environnement.

Des traces omniprésentes

« A partir du moment où nous avons détecté des substances médicamenteuses dans l'eau, les politiciens et le grand public ont commencé à porter un intérêt croissant à la pollution chimique », lance Nathalie Chèvre. Si les médicaments ont propulsé la thématique sur le devant de la scène, ils ne sont pas les seuls mis en cause. Hormones de synthèse, pesticides, détergents, anti-UV... Les micropolluants proviennent de produits utilisés au quotidien par l'homme. Des substances dont

les résidus échappent aux filtres des stations d'épuration et qui circulent dans les circuits d'eau potable. « Paradoxalement, les gens ont tendance à oublier que ces substances chimiques proviennent des crèmes qu'ils appliquent sur leur peau ou de la nourriture et des boissons qu'ils consomment. » Des produits dont les traces sont aujourd'hui omniprésentes. Les cadavres se décomposeraient par exemple moins vite en raison de la grande quantité de conservateurs absorbés par le corps. Parmi les dizaines de milliers de micropolluants en circulation, certains sont plus néfastes que d'autres. « L'absorption involontaire à long terme d'un médicament qui exige le respect d'une posologie précise pourrait avoir des conséquences pour l'homme », prévient l'écotoxicologue. Et la nature n'est pas épargnée. « Déjà très vulnérables, les espèces animales et végétales sont exposées aux produits chimiques via notre utilisation. »

LE LÉMAN COMME OBJET DE RECHERCHE

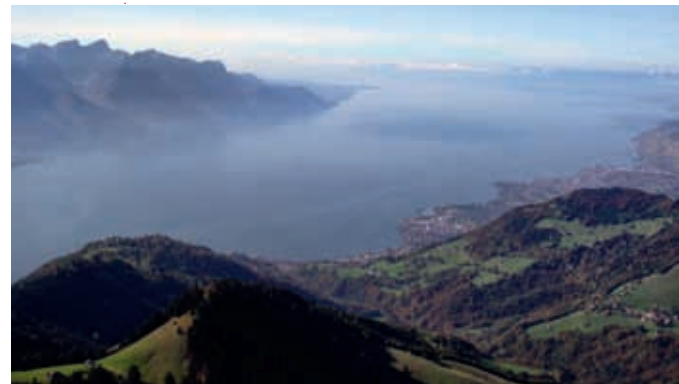
Toujours plus nombreuse, la population qui réside autour des grands lacs suisses accentue la pression de l'homme sur le milieu aquatique. Dans un contexte de changement climatique, l'augmentation de la température moyenne et de la fréquence des précipitations peut également altérer la dynamique physique, chimique et microbiologique des lacs. Léman 21, un projet de recherche financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS) depuis 2008, investigate différents domaines pour anticiper et gérer au mieux ces risques. « Nous cherchons à promouvoir une gestion durable des systèmes lacustres », explique Nathalie Chèvre, coordinatrice scientifique du projet. Autrement dit, nous souhaitons préserver ces milieux aquatiques pour que les écosystèmes restent sains et que dans 100 ans nous puissions toujours pêcher et utiliser le lac comme source d'eau potable. »

Au vu de sa surface, de sa profondeur et de la complexité de son système, le lac Léman est un cas intéressant pour l'étude et la compréhension des lacs de taille moyenne. Léman 21 réunit des chercheurs des Universités de Lausanne et Genève, de l'EPFL et de l'EAWAG (institut de recherche suisse réputé dans le domaine de l'eau). Quatorze doctorants travaillent actuellement sur la dynamique de l'eau et de ses sédiments, sur les différentes sources de pollution, sur le comportement des micropolluants dans l'eau et sur le risque écologique. Quatre axes qui, dans une démarche interdisciplinaire, visent à fournir les bases scientifiques pour définir une stratégie d'identification des risques chimiques et de gestion durable de ce type de lacs.

> www.leman21.ch

Parent pauvre de la science

Malgré les risques pour la nature et l'environnement et un intérêt public grandissant, les spécialistes des micropolluants se comptent aujourd'hui sur les doigts d'une main. Et de nombreuses questions restent sans réponse. Aucune formation spécifique n'existe dans cette discipline. Née dans les



Depuis 2008, des chercheurs tentent d'identifier les risques de pollution chimique pour le lac Léman. © Julien Chopard



Les micropolluants dans les rivières de Dorigny, balade midi Campus plus commentée par Nathalie Chèvre. Mardi 24 mai de 12h15 à 13h15. Rendez-vous à l'Anthropos Café.

«Je vais me baigner au lac et je bois l'eau du robinet... Par contre, j'ai changé les cosmétiques que j'utilise et je fais attention à ce que je mange», explique Nathalie Chèvre, écotoxicologue. F.Imhof © UNIL

années septante, la recherche en écotoxicologie stagne. Notamment par manque de financement. «Nous sommes des empêcheurs de tourner en rond. Nous mettons le doigt sur des problèmes et exigeons des solutions. Ce n'est pas l'industrie qui va nous soutenir», relève Nathalie Chèvre.

Les écotoxicologues agissent souvent de manière prospective, avant qu'une substance chimique n'arrive sur le marché, pour évaluer les risques et éviter une contamination. Mais une grande part de leurs recherches consiste à quantifier et évaluer le risque lié à des substances connues et à trouver des solutions a posteriori. Une tâche compliquée si l'on considère la diversité des micropolluants et la complexité des «cocktails de substances». Prises individuellement, certaines n'ont aucun effet sur l'organisme. Mélangées, elles peuvent avoir des conséquences dévastatrices sur certaines espèces. Et il est impossible de tester les millions de combinaisons possibles entre les substances. «Nous nous basons sur des modèles pour prédire ces effets. Mais il est très complexe d'établir des prédictions pour tous les micropolluants et sur toutes les espèces. Une algue ne va pas réagir comme un poisson, qui ne va pas réagir comme un oiseau, qui ne va pas réagir comme un ver de terre...»

La lutte à la source

Les rejets industriels représentent aujourd'hui encore une grande source de micropolluants en Suisse. «C'est étonnant pour un pays développé et riche comme la Suisse. La pollution industrielle dans le lac Léman se chiffre en tonnes.» Pour diminuer la quantité de substances retrouvées dans les eaux, les écotoxicologues suggèrent différentes solutions. «La lutte à la source est la plus efficace», souligne Nathalie Chèvre. Un travail qui consiste à sensibiliser les différents acteurs à la toxicité des produits qu'ils utilisent, en incitant par exemple les architectes à ne pas utiliser les peintures les plus nocives. Ou les jardiniers amateurs à déverser moins de produits chimiques sur leurs platebandes. «Mais les discours doivent s'adapter aux substances. Pour éviter les pesticides, on peut produire du bio. On ne peut par contre pas supprimer le composant d'un médicament qui soigne et sauve des vies.»

Le perfectionnement des stations d'épuration et l'amélioration du traitement des eaux sont aussi envisagés. L'ozonation et l'usage

du charbon actif, deux procédés testés à la STEP de Vidy à Lausanne, offrent des résultats encourageants. «Les deux techniques permettent d'éliminer 80% des micropolluants. Si l'on veut être très performant pour l'eau potable, le mieux est de recourir à ces deux méthodes en série.» L'Office fédéral de l'environnement prévoit d'inciter les plus grandes stations d'épuration de Suisse à s'équiper de ces procédés. «Grâce à la baisse de la pollution industrielle et à une prise de conscience dans le domaine de l'agriculture, l'état des eaux s'est amélioré ces dernières années», précise toutefois Nathalie Chèvre. Selon elle, le risque principal pour l'être humain ne vient pas de là. «Je vais me baigner au lac et je bois l'eau du robinet... Par contre, j'ai changé les cosmétiques que j'utilise et je fais attention à ce que je mange.» Les premières mesures à prendre concernent tous les produits chimiques que nous ingérons au quotidien. «Le cycle de la micropollution dans l'environnement est très local, conclut Nathalie Chèvre. La pollution que nous buvons, c'est celle que nous produisons nous-mêmes. A nous d'agir directement.»

«La pollution que nous buvons, c'est celle que nous produisons nous-mêmes.»



Monika Salzbrunn étudie les processus migratoires et religieux depuis plus de quinze ans. En mai, la sociologue-anthropologue s'exprimera sur le religieux et le politique en Afrique musulmane francophone, dans le cadre d'un colloque organisé pour le 500^e anniversaire du réformateur vaudois Pierre Viret. Rencontre.

Le terrain, un antidote aux préjugés

Renata Vujica

« Il y a autant de manières d'être musulman qu'il y a de musulmans. » Sereinement installée dans l'étroit bureau 5013 de l'Anthropole, la responsable de la chaire « Religions, migration, diasporas » de l'UNIL lance entre deux phrases un regard interrogatif. Comme pour s'assurer que ses propos sont assez incarnés, elle qui dispense, depuis septembre 2010, des cours prisés sur les pratiques de l'islam. « Chaque musulman a ses propres codes vestimentaires, ses modes de consommation, sa façon de vivre les rapports entre femmes et hommes. L'erreur du débat public de ces der-

nières années consiste à croire que les propos des imams et autres guides religieux sont représentatifs de ce que les gens pensent ou font. C'est absurde. On n'aurait pas idée de dire que les prédications du pape incarnent les comportements des catholiques. » Ces déductions sans équivoque, Monika Salzbrunn les doit à nombre d'analyses de terrain. La sociologue-anthropologue explore depuis plus de quinze ans les problématiques migratoires et religieuses au plus près des acteurs. Formée à Bielefeld, en Allemagne, dans la plus grande faculté de sociologie d'Europe, elle a été initiée pendant ses études déjà à ce qu'elle nomme « la vieille école de la recherche par la pratique ».

A cette période, la chercheuse a partagé pour la première fois le quotidien d'agriculteurs sénégalais, analysant leurs pratiques religieuses et politiques pendant les campagnes électorales d'Abdoulaye Wade. Une expérience qui a amorcé ses travaux sur les migrations transnationales.

Réalisant que la clé du pouvoir politique sénégalais est détenue par la diaspora, la chercheuse suit les réseaux de migrants en France et en Allemagne. De l'autre côté du globe, en Nouvelle-Zélande, elle décortique les constructions identitaires des musulmans, en particulier le mouvement Tablighi Jamâ'at. L'adepte du terrain s'installe ensuite

Bio express

1971	Naissance à Cologne, Allemagne
2002	Doctorat en anthropologie sociale et en sociologie, cotutelle entre l'Université de Bielefeld, Allemagne et l'École des hautes études en sciences sociales, Paris
2002-2008	Chargée de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) français
2009-2010	Professeure junior en sociologie à l'Université de la Ruhr à Bochum, Allemagne
Depuis 2010	Professeure ordinaire en Religions, migration, diasporas à la Faculté de théologie et de science des religions de l'UNIL
1994-2011	Etudes de terrain en France, en Allemagne, en Suisse, au Sénégal, aux États-Unis et en Nouvelle-Zélande

à New York, dans le Bronx, étudie la façon dont les migrants sénégalais font appel aux événements religieux festifs pour se créer une place à Harlem. Autre espace, autres problématiques. A Paris, devant la menace de destruction du quartier de Belleville, les habitants invoquent la diversité culturelle. Captivée par cette dynamique, la chercheuse plonge en 2006 au cœur des nouvelles appartenances construites dans ce microcosme. En Suisse, Monika Salzbrunn entreprend actuellement une démarche similaire. Elle dirige une recherche sur les manifestations visibles et invisibles de l'islam au sein de l'espace urbain.

Les raccourcis qui fâchent

De son empirisme foisonnant, la sociologue retient un fil conducteur : les rapports sociaux s'avèrent toujours plus complexes que les discours qui les sous-tendent. Les migrants s'adaptent au contexte local, prennent leur destin en main, loin de l'image victimiste qu'on leur appose. Contrairement à d'autres idées reçues, ils ne vivent pas en communauté figée, mais en interaction constante avec divers cercles de personnes. « La notion même d'attachement communautaire doit être relativisée. Lorsqu'on analyse les problématiques religieuses ou migratoires, cela n'a pas de sens de se concentrer sur un groupe car les individus ont eux-mêmes tendance à le dépasser. »

La chercheuse se dit horripilée par la façon dont ces objets d'étude sont instrumentalisés dans l'arène politique, de la campagne antiminarets en Suisse au débat français sur la laïcité et l'islam. « Dans cette dernière polémique, on ne parle pas du catholicisme ou du judaïsme et de la laïcité, mais uniquement de l'islam. Ce traitement inégal vise

à exclure une partie de la population française, qui doit constamment se justifier. » D'après Monika Salzbrunn, la multiplication de tels débats enferme les musulmans dans une identité unique, religieuse, qu'ils n'ont pas choisie, et qui n'a aucun ancrage concret. Ces personnes sont de surcroît soumises à un contrôle plus strict que le reste de la population. « Une telle stigmatisation constitue un danger pour la cohésion sociale. Face au rejet, les gens ressentent le besoin de manifester une différence qui n'était pas importante à leurs yeux auparavant. »

Alimenter le débat public

Dans sa voix posée et précise s'imisce une teinte d'indignation. Elle ne s'en défend pas. « J'essaie de transformer ce sentiment d'injustice en arguments académiques. » On peut même parler d'hyperactivité scientifique. En 2010, à seulement 38 ans, Monika Salzbrunn est devenue professeure ordinaire à la Faculté de théologie et des sciences des religions de l'UNIL. Son parcours académique est pour le moins étoffé. Son doctorat, codirigé entre l'Université de Bielefeld et l'École de hautes études en sciences sociales (EHESS) à Paris, lui ouvre les portes de l'enseignement et de la recherche en français et en allemand. Elle a travaillé au CNRS, aux Universités de Paris X et XII, à Tours, Poitiers, Strasbourg, à l'Université de Bochum. Responsable de plusieurs recherches européennes sur les migrations, elle a aussi mené des expertises, notamment pour l'Office franco-allemand

pour la jeunesse. Elle est actuellement experte pour le Fonds national suisse.

Pointilleuse, prolifique, la recherche selon Monika Salzbrunn est aussi tournée vers la cité. La professeure s'adonne volontiers à l'exercice de la vulgarisation scientifique. Elle voit dans le partage de la recherche une responsabilité, mais aussi un devoir. La sociologue vise aussi à nourrir intelligemment le débat public, en apportant aux décideurs une lucidité sur les phénomènes sociaux. Démarche qui l'a parfois amenée à formuler des recommandations politiques. La chercheuse impose toutefois une limite phare à ses interlocuteurs : celle de l'indépendance. Elle bannit les grands projets de recherche conditionnés par des biais politiques. Le seul travers qu'elle accepte, c'est celui de la science elle-même. « Il existe toujours une motivation intrinsèque à la recherche. Le choix d'un sujet n'est jamais anodin. On peut réfléchir sur son degré d'implication, mais en assumant ses prises de position. Je ne crois pas en la neutralité académique. »

Désigner des boucs émissaires est dangereux pour la cohésion sociale

Parallèlement à ses activités de recherche, la professeure dispense cinq enseignements sur les processus migratoires et les pratiques de l'islam. Fidèle à la « vieille école de la recherche par la pratique », elle pousse ses étudiants à rencontrer ceux qu'ils souhaitent comprendre. Leurs espaces de recherche ? L'université, la ville et les mosquées de Suisse romande.

LE RETOUR DU RELIGIEUX

L'Europe laïcisée pensait avoir dépassé les questions liées à la gestion des cultes religieux par l'Etat. La première décennie du XXI^e siècle, avec ses débats houleux sur le voile islamique, la votation sur les minarets ou encore la discussion sur l'enseignement de la biologie, a brusquement ravivé ces interrogations. **Le colloque Religieux, société civile, politique décortiquera ces questions sensibles en faisant appel au savoir d'historiens, d'anthropologues, de politologues, de philosophes, mais aussi d'acteurs des débats contemporains.** Organisée par la Faculté de théologie et de science des religions dans le cadre du 500^e anniversaire du penseur réformateur vaudois Pierre Viret, cette manifestation propose un éclairage en plusieurs temporalités. Elle effectuera un retour sur l'histoire de diverses formes de sécularisation pour se plonger dans les questions éminemment contemporaines, de la laïcité française comme objet de controverses publiques au débat israélien sur l'Etat juif et démocratique. Le samedi 21 mai, Monika Salzbrunn y tiendra une présentation intitulée « Le religieux et le politique en Afrique musulmane francophone ».

Colloque Religieux, société civile, politique. Enjeux et débats historiques et contemporains Du 19 au 21 mai à l'UNIL

Jeu 19 mai : Grange de Dorigny

Vendredi 20 et samedi 21 mai : Amphimax 410



Une des images ayant servi à la conception des affiches des Mystères. © Catherine Gailloud

« Le but, c'est que les enfants s'amusement »

L'économie sert de fil rouge à la sixième édition des Mystères de l'UNIL, qui se déroulera du 27 au 29 mai. Plus de mille écoliers vaudois et un large public vont exercer leur curiosité scientifique.

Francine Zambano

Hommage à la Faculté des hautes études commerciales de l'UNIL, qui fête cette année son centenaire, l'économie sert de fil rouge aux Mystères de l'UNIL 2011. Cette sixième édition des portes ouvertes de l'UNIL se déroulera du 27 au 29 mai. Le vendredi 27 étant réservé aux écoliers vaudois.

Julien Goumaz, chef de projet et adjoint de l'Interface sciences-société, a pris son bâton de pèlerin et a approché les facultés pour imaginer et concevoir énigme et animations.

«L'idée est de montrer que la variété des enseignements et des recherches à l'UNIL permet de donner autant d'éclairages sur une problématique ou une autre, explique-t-il. Il suffit de trouver la bonne approche. Et l'économie est davantage un fil rouge qu'une thématique.»

Comment traiter ce thème de façon scientifique et abordable pour les 9-13 ans? «En ouvrant l'horizon des visiteurs au-delà de leur unique expérience capitaliste et néolibérale de l'économie. Et en ne focalisant pas seulement sur l'inflation, les cours de la bourse, etc.», dit Julien Goumaz. Son but est

Publicité



| le savoir vivant |

© iStockphoto.com

2012-2013

erasmus

Infos sur les échanges universitaires
De 11 h à 13 h 30. **Apéritif offert.**

www.unil.ch/erasmus

mardi 10 mai
à l'Amphimax

mercredi 11 mai
à l'Anthropole

jeudi 12 mai
à l'Internef

Unil
UNIL | Université de Lausanne

de démontrer, non pas dans une logique militante mais avec un regard notamment historique, qu'il existe d'autres systèmes économiques. Qu'il y a des logiques d'économie aussi dans les règnes animal et végétal, principalement dans le domaine de l'énergie.

Dans la peau d'un chercheur

Concrètement? Les chercheurs se sont à nouveau beaucoup investis pour imaginer des animations de qualité. Une énigme, une douzaine de laboratoires et une quinzaine d'ateliers permettront aux mille écoliers vaudois attendus et au grand public de s'instruire et de se dégourdir les neurones. Les visiteurs pourront notamment se glisser dans la peau de chercheurs d'or, s'initier au marché de l'art, évaluer le rendement d'exploitations agricoles. Ou détecter les contrefaçons grâce aux techniques les plus modernes. Intitulé *Les vrais faux billets*, cet atelier a été conçu par Christophe Champod et l'équipe de l'Institut de police scientifique (IPS).

«C'est important de donner aux enfants un accès à l'UNIL et de leur montrer que l'université est aussi une source de plaisir. Pour moi, le but des Mystères, c'est que les mômes s'amuse», dit-il. De manière ludique, donc, cet atelier va le démontrer: le niveau de protection des billets authentiques est telle que produire des faux est techniquement quasi impossible. «Grâce aux Mystères, les enfants vont devenir de très bons détecteurs de faux billets!» sourit le professeur Champod. Celui-ci a pu bénéficier des compétences de Martin Fürbach, doctorant à l'IPS, qui a travaillé à l'École de police de Prague. Un spécialiste des billets de banque, un domaine suffisamment complexe pour qu'il en fasse une thèse. «Ma recherche consiste à mettre en œuvre des techniques d'examen simples qui puissent lier les cas entre eux. Car détecter un faux n'est pas compliqué, mais c'est plus difficile de déceler une série, comme pour les cambriolages.»

Proche du public

Les organisateurs des laboratoires ont eux aussi concocté des visites passionnantes qui dévoileront les secrets des plantes, des mouches, des amphibiens, proposeront des discussions autour de l'ADN, expliqueront le génome. Martine Moreillon, coordinatrice logistique au Département de microbiologie fondamentale, organise le laboratoire intitulé *Tous ces microbes autour de nous*. «Nous essayons d'être le plus proche possible des besoins du public, même si on ne montre pas forcément tout ce qu'on fait,

dit-elle. De leur côté, les chercheurs aiment ce contact avec la population.»

Martine Moreillon évoque par exemple avec enthousiasme la visite du poste laverie-milieu, qui occupe à lui seul entre six et huit personnes. «Les enfants enfilent leur blouse blanche, font des dilutions, on leur montre au microscope ce qu'ils ont dans les dents. Nous voulons leur faire comprendre qu'on vit avec les microbes et que ce n'est pas forcément une maladie.»

Voilà qui résume l'esprit des Mystères: une diffusion intelligente du savoir liée à une activité ludique et pratique. Le tout grâce à la disponibilité et à l'engagement de plus 300 chercheurs, enseignants et étudiants.

 www.unil.ch/mysteres

DES BILLETS QUI ONT DE LA GUEULE

Pour concevoir le visuel (voir page 22) des Mystères 2011, Edy Ceppi, directeur artistique, et le groupe Créa d'Unicom se sont inspirés directement des billets de banque suisses. Ils ont étudié les codes visuels des billets pour, ensuite, encore mieux les détourner. Puis ils ont remplacé les personnalités qui y figurent par des clichés d'enfants déguisés en inspecteur ou en chercheur. Les photos ne sont pas issues d'une base de données. Un shooting a été organisé avec des mômes de la région. **Les affiches se déclinent en deux «billets» de 10 et 50 francs**, bien visibles sur le campus, en ville de Lausanne et dans le canton de Vaud depuis début mai.

Publicité



| le savoir vivant |

DIES ACADEMICUS 2011
UN MONDE À INVENTER ENSEMBLE

Vendredi **27 mai 2011 à 10h**
Auditoire Erna Hamburger, Amphimax, UNIL-Sorge


UNIL | Université de Lausanne

Comment population et médecins perçoivent-ils le don et la transplantation d'organes? Les messages des affiches et des médias sont-ils en phase avec ces représentations? Ces questions seront discutées lors d'un débat public autour d'une recherche menée dans le cadre du projet «Vivre ensemble dans l'incertain».

Les sens multiples du don d'organes



Lazare Benaroyo s'interroge sur la notion de don. F.Imhof © UNIL

Nadine Richon

La recherche dirigée par le professeur Lazare Benaroyo (Faculté de biologie et de médecine et Plateforme interdisciplinaire d'éthique Ethos) s'interroge sur le don d'organes en réunissant différents partenaires selon la méthode développée par les projets «Vivre ensemble dans l'incertain». Intitulée «La transplantation d'organes entre rhétorique du don et vision biomédicale du corps», elle met en scène les points de vue des principaux acteurs du don et de la transplantation d'organes. Elle aborde ces questions de manière interdisciplinaire selon trois axes: l'étude des représentations du don et de la transplantation dans la population vaudoise et chez les médecins (Institut de psychologie, Faculté des SSP, et Centre de transplantation d'organes CHUV-FBM); l'analyse des discours et de la communication autour du don et de la transplantation (Centre de linguistique et des sciences du langage, Faculté des Lettres); l'étude des comportements dans le processus de décision au sujet du don d'organes (Département d'économétrie et d'économie politique, Faculté des HEC).

L'étude vise à établir une étroite collaboration entre les instituts universitaires, les associations et personnes actives dans les domaines du don et de la transplantation d'organes, et des instances telles que l'Office fédéral de la santé publique et Swisstransplant. Il s'agit de constituer une plateforme de dialogue et d'apprentissage qui favorise la «co-construction» et la circulation des savoirs. Cette recherche permettra de produire des connaissances utiles aux acteurs concernés par la transplantation, en vue d'une amélioration des pratiques.

Les premières données issues de ces travaux seront présentées le 31 mai 2011 lors d'un débat public à l'UNIL. Les résultats d'un questionnaire rempli par 556 personnes (dans la population générale du canton de Vaud) et 376 médecins seront comparés avec une série d'entretiens qualitatifs individuels et des discussions suscitées au sein de deux «focus groups» réunissant professionnels des soins intensifs et coordinateurs des dons. «Réunir les acteurs concernés permet de faire apparaître des réalités inattendues et de révéler des enjeux spécifiques», explique Lazare Benaroyo. Recevoir le don d'une personne décédée n'est pas facile, même si certains patients greffés accueillent le nouvel organe

sans crainte d'une atteinte à leur identité. Pour d'autres receveurs, le don s'accompagne d'un «sentiment de dette». En outre, la notion de mort cérébrale pose nombre d'interrogations, tant au sein de la population générale qu'auprès des médecins. De son côté, la problématique du «don vivant» engendre des questions éthiques et médicales exprimées par les personnes interrogées. Faut-il encourager quand c'est possible le don entre proches, voire un don altruiste, dans le contexte de la pénurie d'organes?

Des questionnements à partager lors de la soirée organisée par les partenaires de cette recherche «Vivre ensemble dans l'incertain», financée pour une période de trois ans par le Conseil Anthropos et la Fondation du 450°. A l'issue des présentations, le public est invité à débattre avec les intervenants de l'UNIL, dont Francesca Bosisio, coordinatrice de la recherche, doctorante et collaboratrice de la plateforme Ethos, les linguistes Marcel Burger et Gilles Mermiod, le Directeur du Centre de transplantation d'organes Manuel Pascual, et de l'extérieur comme les professeurs Jean-Philippe Eckert, président du Programme latin de don d'organes, et Leo Bühler, des Hôpitaux Universitaires de Genève, qui parlera de la «xénotransplantation», cette alternative faisant intervenir d'autres espèces et peut-être même des machines...

➤ **Soirée débat, mardi 31 mai 2011 dès 18h30, Amphimax 410, entrée libre**

La plateforme Ethos
www.unil.ch/ethos

Six projets «Vivre ensemble dans l'incertain» en six films
www.unil.ch/unimedia/page78141.html

Se
à la
Allez
déten

Boxe et échecs. Echecs et boxe.

Urs, boxeur d'échecs et rivellutionnaire

RAFRAÎCHIS-TOI
LES
IDÉES!
AVEC RIVELLA
VERT.

longue-vie-autrement.ch



Voir Urs en action :
l'application iPhone
«Paperboy», photographe
la pub, charger le contenu.

«Le regard sur un texte est différent lorsqu'on entre dans la peau d'un écrivain», souligne Jérôme Meizoz, maître d'enseignement et de recherche à la section de français. F.Imhof © UNIL



Un espace dédié à la créativité

Dix étudiants de la section de français aiguisent leur plume dans le cadre d'un atelier pratique d'écriture littéraire animé par Jérôme Meizoz. Une approche créative pour enseigner la littérature autrement.

Aurélié Despont

Si l'enseignement universitaire s'occupe d'écriture littéraire, c'est traditionnellement à partir de productions figées. Des textes d'auteurs – souvent connus – que les étudiants décrivent, analysent ou critiquent. Une optique qui privilégie exclusivement la lecture. Sans laisser grande place à la créativité. A l'image d'une pratique très répandue dans le monde anglo-saxon, la section de français teste depuis ce printemps une démarche inédite. Une dizaine d'étudiants de master exercent leur plume dans le cadre d'un atelier d'écriture littéraire. Animé par Jérôme Meizoz, écrivain et maître d'enseignement et de recherche à la Faculté des lettres, ce cours pratique facultatif sensibilise les étudiants à la complexité de l'acte d'écrire.

La dissertation, l'explication de texte, le commentaire... Au sein des cursus scolaires suisses, les occasions de pratiquer l'écriture

se trouvent souvent cantonnées dans le seul champ des exercices académiques. Le nouvel atelier de la section de français crée quant à lui un espace propice à la création. Pour Daniel Vuataz, participant à l'atelier, l'écriture n'est pas une activité purement solitaire. «Par la force des choses, une grande partie de son élaboration est isolante. Mais l'inspiration ne tombe pas du ciel. Les lectures communes et les discussions jouent un grand rôle. Nous tirons profit de l'émulation.»

En tant qu'acteurs

Initiateur du projet et auteur de plusieurs romans, Jérôme Meizoz répond ainsi à une demande formulée par de nombreux étudiants curieux de vivre une expérience d'écriture. «L'atelier nous permet de tester une nouvelle forme de relation aux textes littéraires, fondée non sur l'observation et la modélisation mais sur la participation et le savoir pratique.» Pour une fois, les étudiants élaborent et s'approprient des textes non en

tant qu'analystes, mais en tant qu'acteurs. «Le regard est différent lorsqu'on entre dans la peau de l'écrivain, explique Jérôme Meizoz. Les étudiants se rendent par exemple compte de la complexité du choix des temps verbaux pour que le texte reste fluide et cohérent.» A chaque session du cours, une nouvelle proposition d'écriture les pousse à faire appel à leur créativité. Les textes, rarement plus longs que deux pages, sont rédigés spontanément. Puis retravaillés chez soi et évalués individuellement. Procédés de fabrication d'un personnage, progression narrative, structure du récit... les participants expérimentent par la pratique de nombreuses notions théoriques abordées pendant leur cursus. «La pratique de l'écriture permet de mieux comprendre les mécanismes des différents genres littéraires. Comment peut-on se rendre compte de la difficulté de créer un personnage de conte sans avoir essayé?» interroge l'écrivain.

«Il n'y a pas qu'un seul bon modèle d'écriture à reproduire. J'essaie de donner des

Dialogue avec Annie Ernaux

Invitée par la section de français dans le cadre d'un nouvel atelier d'écriture littéraire, l'auteure française Annie Ernaux parlera de sa pratique d'écriture avec les étudiants lors d'une rencontre publique.

Aurélie Despont

Depuis plus de trente ans et dans une vingtaine d'ouvrages, Annie Ernaux se dévoile. Son adolescence, l'ascension sociale de ses parents, son mariage, la mort de sa mère... Ceux qui pensaient tout savoir de cette virtuose de l'autobiographie découvriront avec son dernier livre, *L'autre fille*, un nouveau personnage dans le puzzle familial. Dans un court récit de 70 pages, Annie Ernaux écrit une « lettre » à sa sœur qu'elle n'a jamais connue, née huit ans avant elle et morte à l'âge de six ans, dont elle apprend l'existence au cours d'une conversation « volée ». Interview.



Annie Ernaux sera en visite à l'UNIL. © C. Hélie, Gallimard

➤ **Rencontre publique avec Annie Ernaux. Mercredi 11 mai 2011, de 17h15 à 18h45. UNIL, Anthropole, salle 2064.**

Annie Ernaux, *L'autre fille*, Editions NIL (2011).

Pourquoi avez-vous choisi l'autobiographie comme genre littéraire pour vous exprimer ?

Annie Ernaux : Je n'ai pas choisi ce genre, j'ai plutôt été choisie par lui... Lorsque j'ai commencé à écrire, je prévoyais de rédiger des romans avec quelques éléments autobiographiques. Mais, au fil des années, j'ai progressivement osé franchir le pas. *La femme gelée* (1981) est un ouvrage intermédiaire. Et avec *La Place* (1983), il n'y a plus aucune marque de fiction. C'est une évolution qui dépend de beaucoup de facteurs. A cette période, j'ai donné un cours sur l'autobiographie. J'ai approfondi la question à travers différents auteurs... Et je me suis dit: pourquoi pas moi ?

Votre dernier livre, L'autre fille, est rédigé sous forme de lettres, pourquoi ?

Ce n'est pas un choix personnel, mais la proposition d'une editrice. Je n'ai a priori aucun goût pour le genre épistolaire. Mais cette solution m'est apparue comme la seule forme possible pour explorer cette zone d'ombre de ma vie. Un moyen auquel je n'avais jamais pensé. Finalement, il s'agit de la rencontre d'un désir profond, celui de raconter cet épisode, avec une mise en forme appropriée. Ce qui est parfois très difficile à concrétiser.

Est-ce que ça a été difficile de vous mettre en scène à la première personne du singulier ?

Utiliser le « je » n'est pas une difficulté. Le problème a été de dire « tu ». Je n'aime pas

écrire des lettres. Je n'ai pas l'habitude de m'adresser à quelqu'un. Pour moi, il y a quelque chose de l'enfermement dans ce genre. L'enjeu a été de devoir m'adresser à une ombre, à quelqu'un que je n'ai jamais connu. Le « tu » est synonyme de proximité, mais je ne suis pas proche d'elle. Il n'y a rien que des mots. Les mots du récit de ma mère, et c'est tout.

Comment parvenez-vous à reconstituer vos souvenirs et vos sentiments avec autant de précision ?

Je me fixe sur des images et des paroles. C'est ainsi que je fonctionne. A partir de cette immersion dans les souvenirs, des mots surgissent. J'aime beaucoup me servir des photos. Elles représentent précisément les actions et les événements. Les clichés anciens saisissent un instant éphémère. C'est une preuve de la réalité sur laquelle je peux ensuite me baser pour écrire.

Avez-vous un conseil à donner à ceux qui débutent dans l'écriture littéraire ?

Le premier conseil que je peux leur donner, c'est de lire beaucoup. Au début, on ne sait pas toujours de quoi parler. On a envie d'écrire pour écrire. Mais il faut rencontrer les auteurs qui vous inspirent. De cette façon, j'ai découvert mon intérêt à prendre en compte la façon réelle de vivre des gens. Commencer par écrire un journal intime qui parle de soi, de la vie et des autres est aussi un bon point de départ.

pistes aux étudiants pour avancer, de les inciter à exprimer leur créativité et à déconstruire les difficultés qu'ils ont à la mettre en œuvre. » L'atelier n'a pas la prétention de former des écrivains professionnels, mais plutôt de sensibiliser les étudiants à des pratiques et des savoir-faire qui constituent une part importante et peu décrite de la démarche littéraire. « C'est une bonne occasion, pour ceux qui écrivent dans leur coin, de franchir le pas de la confrontation aux autres, de l'exposition à la critique et de la prise de risque individuelle », confie Daniel Vuataz. Testé dans sa première version hors cursus, sans examen ni crédits, l'atelier pratique d'écriture littéraire de la section de français sera certainement reconduit. Intégrera-t-il à terme définitivement les cursus ? « L'atelier perdrait de sa fraîcheur en devenant obligatoire, relève Jérôme Meizoz. Sans la pression de l'évaluation, les étudiants profitent davantage de la pratique. »

« Il faut défendre la mobilité »

Directrice générale de l'enseignement supérieur, Chantal Ostorero prône l'ouverture des hautes écoles spécialisées et universitaires, qui doivent rester accessibles aux jeunes d'horizons multiples. C'est la conviction de cette ancienne étudiante et assistante de l'UNIL.

Nadine Richon

Durant près de huit ans, elle fut la collaboratrice personnelle de la conseillère d'Etat Anne-Catherine Lyon. Depuis le 1er juin 2010, Chantal Ostorero est à 48 ans la nouvelle directrice générale de l'enseignement supérieur. Rencontre dans son bureau de l'avenue de l'Elysée, à Lausanne, où la proximité du lac se fait déjà sentir. Un environnement qui tranche avec celui de la Cité. Pour le reste, Chantal Ostorero n'a pas changé, toujours optimiste et engagée, enthousiaste à l'idée d'accompagner l'essor de toutes les hautes écoles vaudoises.

Quels souvenirs gardez-vous de cette période qui vous a menée à une licence ès lettres de l'UNIL ?

Mon arrivée à l'université, après un gymnase réalisé en deux ans par l'élève alors très scolaire que j'étais, m'a beaucoup déboussolée avec ce choix énorme qu'offrait la Faculté des lettres, et j'aimerais dire que l'Université de Lausanne m'a vraiment construite. Ce fut une période très belle de ma vie, totalement axée sur la découverte et j'en ai profité à fond, participant à un maximum de cours et de séminaires dans les trois disciplines que j'avais choisies, à savoir l'histoire, le français et l'anglais, ainsi qu'à

la vie étudiante associative à travers notamment un engagement au sein de la section d'histoire, tout cela sur une période de sept ans, bravement ! Je suis partie ensuite une année et demi à Stanford University, avant d'être nommée assistante en histoire et de passer encore cinq autres années à l'UNIL, une période très riche aussi, durant laquelle j'ai eu la chance de pouvoir proposer des sujets de séminaire, de les diriger, de choisir les thématiques, de travailler avec les étudiants...

Reconnaissez-vous l'UNIL aujourd'hui ?

Elle est à la fois la même et elle est différente. Je la reconnais bien, pour moi elle n'a pas beaucoup changé et c'est d'ailleurs parfois étrange avec cette impression de se retrouver un peu dans ses meubles. Bien sûr, je mesure aussi toute l'innovation, la modification des structures, la gouvernance, l'autonomie pleinement acquise qui va au-delà de l'ancienne indépendance académique. Je sais que l'UNIL a changé, elle est plus dynamique, ses facultés se décloisonnent. A mon époque, il y avait bien quelques tentatives d'interdisciplinarité, des velléités de transversalité, mais cela concernait quelques pionniers solitaires.

« L'Université de Lausanne m'a vraiment construite. »

Comment voyez-vous le paysage global des hautes écoles entre concurrence et complémentarité ?

Au niveau vaudois il s'agit vraiment de complémentarité avec cette chance extraordinaire, que n'ont pas tous les cantons, d'accueillir sur notre territoire tous les types de hautes écoles existant en Suisse. Nous avons, outre l'UNIL, l'une des deux EPF, une HEP, six HES axées sur la santé et le social, la musique, l'ingénierie et la gestion, les arts, ainsi que trois entités avec un statut particulier, la Manufacture ou Haute école de théâtre, la Haute école d'œnologie à Changins et l'Ecole hôtelière de Lausanne. Sans oublier l'Idheap, où j'ai d'ailleurs fait un master en administration publique. Aujourd'hui, les jeunes Vaudoises et Vaudois ont la possibilité d'étudier dans leur canton quasiment toutes les matières.

Cela ne devrait toutefois pas les détourner d'aller voir ailleurs, à un moment de leur parcours, afin de profiter aussi de la mobilité. Cette richesse est liée au développement des hautes écoles elles-mêmes et au soutien des institutions politiques. Les Vaudoises et les Vaudois, les parlementaires cantonaux ainsi que le Conseil d'Etat sont fiers de leurs hautes écoles. Dans ce contexte, celles-ci peuvent nouer des partenariats – par exemple l'UNIL avec l'EPFL et la HEP, mais aussi avec l'Ecole d'études sociales et pédagogiques, l'ECAL ou la Manufacture – sans crainte pour leur propre identité. Mon principal « challenge » est d'accompagner aujourd'hui tout ce dynamisme, parfois même de contribuer à le piloter. C'est passionnant et c'est assurément un défi : nos écoles sont toutes en croissance et elles doivent trouver les meilleures conditions pour se déployer dans leurs champs spécifiques.

Ces hautes écoles sont-elles assez accessibles à tous les jeunes ?

Depuis 2000, le nombre d'étudiants dans l'ensemble des hautes écoles suisses a progressé de plus de 60%, ce qui est énorme. Cette progression est assez forte dans les

LECTURE ET CINÉMA

Fan de lecture, Chantal Ostorero conseille *Les chaussures italiennes*, roman nordique d'Henning Mankell. Elle est plongée en ce moment dans un récit de la première femme océanographe, Anita Conti, et projette de relire un texte de Marguerite Duras. Après avoir retrouvé avec un grand bonheur *Les trois mousquetaires* du « fabuleux Alexandre Dumas », elle envisage d'attaquer un monument encore intact pour elle, *Guerre et paix*.

Côté cinéma, elle va et (re)vient également. Elle a revu récemment *Gran Torino* de Clint Eastwood, pour le plaisir de retrouver « ce vieux bougon qui rencontre ses propres valeurs là où il ne croyait voir qu'une totale altérité ». Mais attention les larmes, avec *Le discours d'un roi*, de Tom Hooper : « J'ai été totalement émue par le courage de cet homme qui n'est pas fait pour sa charge héréditaire mais qui n'a pas le choix, ou en tout cas qui accepte de passer par certaines épreuves personnelles pour défendre des valeurs et l'intérêt de la nation. J'en parle et à nouveau je sens presque les larmes. C'est aussi l'histoire très belle d'une amitié sans concession. »

universités, mais elle concerne surtout les HES, qui croissent vite et vers lesquelles se tournent des personnes qui ne pensent pas forcément aux universités. Certains schémas persistent et on sait que les étudiants dans les EPF et les universités ont majoritairement des parents eux-mêmes issus de ces institutions. L'UNIL, en particulier, fait beaucoup d'efforts pour se rendre accessible à tous les publics. Mais il faut du temps. Pour certains milieux, il est important, parfois même vital, d'acquiescer d'abord un métier. Ainsi, le parcours d'un étudiant en HES passe le plus souvent par un CFC puis une maturité professionnelle. Aujourd'hui, de plus en plus de personnes entrant dans une HES ont des parents qui n'ont pas fait d'études. C'est un signe très intéressant et encourageant, car nous pourrions peut-être par ce moyen aussi ébranler le schéma très négatif de reproduction sociale pour l'ensemble des hautes écoles, y compris universitaires.

D'autres signaux en Suisse apparaissent pourtant contradictoires...

Je me souviens de récentes discussions à la CUS (Conférence universitaire suisse), ins-

pirées par les thèses d'économistes selon lesquelles la qualité de nos hautes écoles ne serait préservée qu'en accroissant la sélection à travers différents moyens comme le *numerus clausus*, une hausse des taxes pour tous les étudiants, voire pour les seuls étrangers, et d'autres restrictions d'admission au niveau du master. Or, nous constatons que 40% de la main-d'œuvre étrangère en Suisse possède aujourd'hui une formation de degré tertiaire, ce qui signifie que notre économie a besoin de personnes hautement qualifiées. Nous avons des problèmes de pénurie par exemple dans le domaine de la santé, mais aussi dans les métiers de l'ingénierie et de la technologie. S'agissant des métiers de l'enseignement, dans le canton, quelques disciplines manquent d'enseignants, mais c'est une pénurie relative à laquelle répondra à terme la croissance phénoménale des étudiants à la HEP. Certains cantons alémaniques, au contraire, peinent à recruter dans leur HEP. Est-ce dû aussi au fait que ces cantons forment encore moins de bacheliers? D'une manière générale, en Suisse, seuls 20% des jeunes obtiennent un diplôme

leur permettant d'entrer directement à l'université. C'est très clairement insuffisant en comparaison internationale.

Et l'UNIL dans ce contexte ?

La plupart des universités savent qu'elles ne peuvent pas se priver de toute la richesse apportée par la diversité des étudiants. Si

notre pays devait refuser d'accueillir des étudiants étrangers, ce sont aussi nos propres étudiants qui risqueraient de ne pas pouvoir aller à l'étranger.

Pour assurer la qualité de la formation, aujourd'hui, il faut défendre l'ouverture et la mobilité, ce que l'UNIL a parfaitement compris en restant une université centrée sur l'étudiant.

Ebranler le schéma très négatif de la reproduction sociale



A la tête de l'enseignement supérieur, Chantal Ostorero veille sur la croissance des hautes écoles. F.Imhof © UNIL

Que font-ils de la mort des autres?

Dans sa thèse, l'anthropologue Yannis Papadaniél décode un rapport à la mort surprenant. Celui entretenu par les bénévoles présents au chevet des mourants, qui cherchent à vivre une expérience intense.

Aurélié Despont

A la télévision et dans les livres, elle «divertit». Mais dans la vraie vie, on la fuit. Aujourd'hui, la mort est couramment appréhendée sous l'angle de la peur et du déni. Pourtant, certaines personnes choisissent de placer la fin de la vie au cœur d'une activité volontaire – celle de l'accompagnement de personnes mourantes – pour vivre une expérience intense et enrichissante.

Lors d'une conférence publique le 19 mai, Yannis Papadaniél mettra en évidence cet «autre rapport à la mort» qui suscite un certain nombre d'interrogations. Quelle est la teneur de cet engagement? Que viennent chercher les bénévoles? Quelles sont les conditions qui font que la mort n'est plus cette chose que l'on doit fuir? Une problématique que l'anthropologue développe de manière approfondie dans sa thèse intitulée *Des bénévoles et la mort, mesure et mesure d'un engagement*.

La mort de l'autre

«Les bénévoles en accompagnement de fin de vie rencontrent des personnes pour le seul motif qu'elles sont en train de mourir», observe Yannis Papadaniél. Ce qui suscite souvent des réactions d'étonnement de la part de l'opinion publique. Dans un contexte de peur face à cette étape ultime de la vie, l'intérêt pour la mort de l'autre condamne souvent les bénévoles à l'incompréhension. «Une grande part de l'activité d'un accompagnateur consiste à entrer dans la chambre de la personne mourante, à s'asseoir et à rester silencieux.» En apparence, il ne se passe rien. Les bénévoles confient pourtant vivre d'intenses expériences. Dans sa thèse, Yannis Papadaniél se concentre précisément sur les dispositifs qui entrent en jeu pour que ce rien devienne quelque chose. Il se distancie des nombreuses études sociologiques déjà publiées en focalisant son travail sur les personnes qui choisissent de se confronter à la mort. «Les bénévoles ont un rapport profane que n'ont pas les soignants, souvent condi-



L'anthropologue Yannis Papadaniél étudie le rapport à la mort qu'entretiennent les bénévoles en accompagnement de fin de vie. F.Imhof © UNIL

tionnés professionnellement par leur institution.» Pour se familiariser avec leur quotidien, l'anthropologue a pris contact avec des associations de volontaires de la région lausannoise. Pendant trois ans, il a observé et mené des entretiens. Pour les besoins de ses recherches, il a également lui-même suivi la formation de bénévole et travaillé directement au chevet des mourants.

Pile ou face

Selon Yannis Papadaniél, les motivations des bénévoles ne sont ni purement idéalistes, ni strictement matérialistes. «Au gré des situations, ils mêlent le souci de soi et le souci de l'autre, explique l'anthropologue. Ils démontrent leur préoccupation pour le malade et se mettent à son service dans le but éventuel d'en retirer quelque chose.» Une sorte de pari qu'ils lancent, tout en sachant qu'ils ne peuvent pas gagner à chaque fois. Parfois, le bénévole est très bien accueilli. D'autres fois non. La règle d'or du bénévolat est d'être

là et à disposition. Et de laisser au malade le choix de la relation. Sans toutefois oublier la contrepartie. La mort est une étape symboliquement forte, qui interroge l'existence. Les bénévoles cherchent à vivre quelque chose de mystique, d'intense. Et à en tirer un enseignement. «Face à quelqu'un en train de partir, ils touchent du bout du doigt l'intouchable.» Une quête de transcendance possible grâce à la confrontation à la mort. Sans se situer dans la fuite ou le déni, les bénévoles cherchent à tirer parti de la proximité avec le mourant. «Il s'agit d'une relation possible parmi d'autres, conclut l'anthropologue. La mort est un mot qui couvre des réalités différentes et qui, en même temps, distribue des statuts très variables.»

Soirée de conférences sur le thème du bénévolat, organisée par le Programme vaudois de soins palliatifs et l'UNIL. Le 19 mai dès 17h à l'Anthropole (salle 1129)

Eugénisme : l'autre histoire de l'identité suisse



F. Imhof © UNIL

Stérilisations forcées, interdictions de mariage. La Suisse n'a pas échappé à l'eugénisme au cours du XX^e siècle. Le 17 mai, la sociologue Véronique Mottier évoquera cette page noire de l'histoire helvétique.

Renata Vujica

L'éloge de l'«hygiène raciale», une étape de la construction identitaire suisse. L'idée détonne dans un Etat fondé sur l'acceptation de la différence. Elle a valu à Véronique Mottier d'être accusée de «manque de patriotisme» par un historien. C'était au milieu des années 1990, juste avant l'affaire des fonds juifs. Il n'était pas d'usage d'examiner les recoins sombres du passé helvétique. La sociologue entamait alors des recherches sur l'eugénisme. Une science qui, dès la fin du XIX^e siècle, s'attelait à identifier une façon d'améliorer la «qualité de la population» de la nation en devenir. Pour empêcher la reproduction de personnes prétendument dégénérées, les partisans de ce mouvement ont eu notamment recours aux stérilisations forcées et aux interdictions de mariage. En Suisse, l'eugénisme ne constituait pas une pratique étatique systématique ou planifiée. Si les chiffres nationaux sur les stérilisations forcées, par exemple, n'existent pas, on sait qu'ils ne sont pas comparables à ceux de l'Allemagne nazie. «Il n'empêche que l'eugénisme faisait figure de science respectable, portée par des personnalités de renom, comme le psychiatre Auguste Forel», explique Véronique Mottier.

Les eugénistes suisses étaient obsédés par un rêve d'ordre social et politique. Un idéal national troublé, selon eux, par des personnes porteuses d'une hérédité défailante. Le handicap physique, la maladie mentale, l'«idiotie» ou encore la «dégénérescence morale», catégories floues, faisaient partie de ces soi-disant tares, qu'il s'agissait d'éradiquer. Les stérilisations forcées constituaient la mesure de coercition la plus brutale. En cela, le canton de Vaud a été tristement pionnier. En 1928, il fut la première autorité politique européenne à adopter une législation allant dans ce sens. Une loi abrogée... en 1985. L'éducation sur la responsabilité héréditaire ou encore l'encouragement de la reproduction des individus «supérieurs» faisaient aussi partie des politiques eugénistes. Défendues surtout dans les cantons protestants, elles étaient soutenues à droite comme à gauche de l'échiquier politique. Dans plus de 90% des cas, les cibles de ces pratiques étaient des femmes. «Dans les représentations sociales, le corps féminin est responsable de la procréation et de l'éducation», argue la chercheuse.

Véronique Mottier souhaite briser le mythe national dominant, fondé sur une tolérance inconditionnelle pour la différence. Elle le

juge incomplet. Si les différences de langue ou de religion étaient acceptées dans la formation de la nation helvétique, une grande partie de son histoire repose sur l'éradication d'autres disparités, comme le montre l'eugénisme. «Ces pratiques disent beaucoup de la manière dont un pays traite ses minorités. En tant que chercheur, on se doit de prendre en compte les pages les plus noires du passé. D'autant plus qu'on se trouve dans une période historique où le discours sur la différence culturelle est omniprésent dans le débat public.»

«... l'eugénisme faisait figure de science respectable...»

➤ **L'Etat et la sexualité, l'exemple des pratiques eugénistes en Suisse (1920-1960)**
Présentation de Véronique Mottier dans le cadre du séminaire «Histoire, sociologie et épistémologie de la santé publique».

Mardi 17 mai 2011, 17h, bibliothèque de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique (IUHMSP).

www.chuv.ch/iuhmsp

www.pwc.ch/careers

Un bon conseil pour l'avenir

Faire carrière chez PwC.
Nous nous réjouissons de
recevoir ta candidature via
www.pwc.ch/careers.

Audit
Conseil juridique et fiscal
Conseil économique
Operations



pwc

Extrait du journal du CI (Centre informatique) Une partie des bornes InternetUNIL est changée chaque année. CiINN a retrouvé dans une école primaire un groupe de seize iMac retirés en 2010.

Que sont devenues les anciennes bornes ?

Vincent Demaurex

Les bornes InternetUNIL ont une vie mouvementée dans les couloirs de l'UNIL. Des milliers d'utilisateurs les utilisent chaque jour pendant les douze heures où elles restent en permanence allumées. Sans compter les contraintes liées à la gestion centralisée d'un parc de machines. C'est pourquoi après cinq ans sonne l'heure de la reconversion pour des machines bientôt en fin de maintenance. Si ces iMac ne sont plus assez résistants pour les couloirs, ils peuvent encore rendre de précieux services. Ces machines sont données, après reconfiguration, en priorité aux associations de l'UNIL et aux écoles primaires vaudoises : seize iMac retirés pendant l'été 2010 ont par exemple élu domicile à l'établissement primaire de La Sallaz à Lausanne, dans les bâtiments de Coteau-Fleuri.

De la borne internet à la salle informatique

À l'école de Coteau-Fleuri, les iMac donnés par l'UNIL ont permis la création de la première salle informatique de l'établissement, comme nous l'explique Mme Lugon, enseignante et animatrice informatique. « C'est une salle de classe à double usage : une moitié traditionnelle est faite de tables et d'un tableau noir et l'autre est garnie d'iMac répartis le long du mur, branchés sur une imprimante couleur. Une moitié des élèves suit un enseignement classique pendant que les autres travaillent sur les ordinateurs. »

Les enfants de la classe de 1^{re} primaire de Mme Lugon ont tout d'abord utilisé le logiciel Coloriage afin de créer douze images, une pour chacun des mois, qu'ils ont enregistrées et placées dans un dossier à leur nom. L'exercice consistait ensuite à insérer ces images dans un document contenant des pages avec le nom des différents mois. Les élèves procédaient ensuite à une mise en forme selon leur goût. C'est le logiciel Pages de la suite iWork

d'Apple qui est utilisé pour cet exercice. Les élèves travaillent en mode mise en page avec des zones de texte qu'il est facile de déplacer et redimensionner, et dont ils modifient aussi la police, la taille, la couleur. L'élève peut ensuite imprimer son travail.

structure électricité et réseau est à la charge des communes, le canton s'occupe de l'équipement informatique.

Coteau-Fleuri souhaite intégrer l'ordinateur comme un outil que les élèves utilisent aussi



© Seeni Vasagam

Chaque classe utilise au moins une fois dans l'année la salle informatique pour de tels projets. Les enseignants sont alors assistés par leurs collègues ayant la charge d'animateurs informatiques.

Le mercredi matin, la salle est utilisée par les élèves à haut potentiel, qui ont besoin d'activités plus variées. C'est ainsi qu'ils ont réalisé de bout en bout un roman-photo à l'aide du logiciel *Comic Life*, où ils se sont mis en scène avec leurs photos personnelles.

Les projets informatiques à l'école primaire

Dans les écoles primaires, les ordinateurs sont renouvelés après sept ans. Si l'infras-

naturellement que les livres de la bibliothèque. Un objectif qui semble déjà atteint puisque, comme le fait remarquer Mme Lugon, les enfants sont naturellement à l'aise avec les ordinateurs. Ils ne craignent pas de faire des erreurs, découvrent les logiciels par eux-mêmes et n'hésitent pas à redémarrer la machine en cas de problème. Pas de doutes, la génération numérique arrive !

➤ www.unil.ch/cinn

Etre ou ne pas être... au bon niveau

La Faculté des lettres innove afin de mieux répondre aux attentes sociales en matière de maîtrise langagière. Elle projette ainsi d'offrir aux titulaires d'un bachelor comprenant une langue étrangère une certification attestant de leur aisance dans cette discipline.

Nadine Richon

Etes-vous « C1 » ou pour le moins « B2 » ? Ce genre de question se pose déjà, par exemple, pour les étudiants fraîchement arrivés en section d'anglais de la Faculté des lettres, où il s'agit d'avoir atteint le stade B2 – selon les niveaux de maîtrise linguistique définis par le Cadre européen commun de référence (CECR) – afin de pouvoir suivre les cours sans un handicap de départ. Ce test évalue le niveau de maîtrise de la langue anglaise par l'étudiant et le cas échéant l'amène à reconsidérer son choix ou à redoubler d'efforts, même si la grande majorité obtient de très bons résultats. Dans un proche avenir, tous les titulaires potentiels d'un baccalauréat universitaire ès lettres avec l'anglais, l'allemand, le français langue étrangère, l'italien ou encore l'espagnol devront soumettre à évaluation, dans leur section, des travaux écrits et oraux en vue d'obtenir la certification européenne attestant d'un niveau C1 dans la maîtrise langagière. Pour les étudiants en russe, le niveau exigé sera B2.

Le Décanat de la faculté s'est penché sur la question dès 2008, appelant l'une de ses sous-commissions à l'enseignement à concevoir cette certification. Directrice de l'École de français langue étrangère, la professeure Thérèse Jeanneret a en outre obtenu un projet du Fonds d'innovation pédagogique pour imaginer ce parcours qui permettra à l'étudiant, sur une durée de trois ans et selon des modalités encore à préciser, d'obtenir cette précieuse attestation. Il s'agit avant tout de répondre à une « demande sociale » très forte sur le plan suisse et international, dans l'intérêt même des étudiants. En outre, explique Thérèse Jeanneret, cette certification offre à la Faculté des lettres « une occasion de se positionner comme un partenaire de l'enseignement des langues étrangères avec des objectifs de formation intégrant des

Miser avant tout sur
« l'amour de la langue »



Martine Hennard Dutheil prône une certaine maîtrise de la langue comme une évidence pour aller plus loin. F. Imhof © UNIL

savoirs disciplinaires en littérature, culture, linguistique et des compétences discursives générales et liées au monde académique ». La démarche menée par Thérèse Jeanneret et Victoria Béguelin va s'appuyer sur deux disciplines « pilotes », le français langue étrangère et l'espagnol.

Enseignante en littérature anglaise et comparée, Martine Hennard Dutheil approuve le concept général, à condition de ne pas « limiter l'apprentissage des langues aux seules capacités linguistiques », une éventuelle dérive qu'elle et ses collègues veulent prévenir dans le cadre de leurs enseignements respectifs. « La certification ne peut être un but en soi. C'est l'un des outils qui permet d'évaluer une compétence linguistique et c'est donc utile pour l'étudiant et pour l'institution. Mais ce qui m'intéresse, moi, au-delà de ce savoir-faire, c'est l'amour de la langue, que

l'on constate heureusement chez beaucoup de nos étudiants, soutient Roelof Overmeer, maître d'enseignement et de recherche. Les deux sont nécessaires pour entrer dans la créativité, la poésie d'une langue, cet univers se trouvant derrière des portes que la compétence peut aider à ouvrir, mais seulement si l'amour de la langue le demande. » Pour Martine Hennard Dutheil, « il convient dès lors d'articuler ces deux dimensions, la capacité à utiliser une langue et l'étude de sa littérature, de son histoire, de sa pensée. On ne peut dissocier la maîtrise de la langue de compétences culturelles plus larges. Dans la mesure où le CECR représente un atout pour nos diplômés dans la reconnaissance de leurs compétences à la fois linguistiques et académiques dans la ou les langue(s) étudiée(s), alors sa mise en œuvre en vaut la peine. » Tous deux espèrent que leur section – l'une des plus grandes de la faculté – pourra « absorber sans problème » le surcroît de travail engendré par cette nouvelle évaluation.



Roelof Overmeer transmet sa passion du théâtre et de la poésie. F.Imhof © UNIL



Joséphine Stebler travaille avec des débutants complets en français. F.Imhof © UNIL

A l'autre bout du spectre, quand il s'agit d'apprendre le français à de parfaits débutants, Joséphine Stebler, enseignante au Cours de vacances de l'UNIL, se montre nettement moins à l'aise avec «la standardisation inhérente à l'échelle de niveaux du CECR», qui l'oblige au terme d'un cours collectif à situer individuellement chaque participant dans la «communauté imaginée» des A1, A2, B1 et ainsi de suite, avec le risque parfois de priver certains d'un sésame permettant d'accéder à un cursus universitaire, d'obtenir un travail, voire de prolonger leur séjour en Suisse.

Agir avec les autres

Selon elle, la seule évaluation possible revient, pour l'enseignant, à prendre acte de la capacité des participants «à un moment donné, dans une activité donnée, au sein d'une communauté donnée, à faire et à partager des usages avec les autres», ainsi qu'elle l'écrit dans un article publié par la revue interdisciplinaire de sciences sociales *a contrario*, sous la direction d'Yves Erard (directeur du Cours de vacances), Guiseppa Merrone et Joséphine Stebler. Celle-ci raconte dans cet ouvrage collectif intitulé *L'Université entre dans le Cadre (européen de référence)* une expérience en relation avec une étudiante rétive à son enseignement qui accorde – avant tout contact avec la langue écrite – une attention particulière à la prononciation, aux situations et aux autres, à «l'expression incarnée». L'enseignante, qui propose aux participants de jouer une scène de la vie quotidienne, comprend finalement que le malentendu avec cette personne repose sur une conception différente du sujet apprenant et de ce

L'appropriation d'une langue a des effets qui s'apparentent à une métamorphose

qu'apprendre une langue étrangère veut dire. L'élève réclamant des livres se raccroche avant tout à quelque chose de connu, qu'elle pourrait traduire dans sa propre langue ou rapprocher d'une expérience d'apprentissage antérieure. Pour l'enseignante, apprendre une langue étrangère revient au contraire à lâcher prise, à «se transformer dans tout son être» avec ce risque de n'être pas compris, de ne pas dire ce que l'on veut dire, voire de «perdre la face».

Pour Joséphine Stebler, il n'y a pas de meilleure solution : il faut agir avec les autres et «en faisant, on ose faire». Selon elle, cette conception entre en contradiction avec «la prétention du Cadre à définir des critères généraux de compétence langagière». En effet, dit-elle, «les possibilités du langage sont infinies et on ne peut pas les déterminer a priori, indépendamment d'un contexte toujours particulier. Autrement dit, on n'apprend qu'en faisant, et, notre rapport à nos actions étant par nature indéterminé, on ne peut pas prévoir ce qu'on aura à faire dans une situation d'interaction.»

Même si la problématique se pose différemment, que l'on soit débutant et passant très lentement d'un niveau à l'autre ou déjà familier d'une langue dont on songe à explorer la «personnalité» d'une manière approfondie, une même conception du sujet apprenant peut se dessiner. Selon Martine Hennard Dutheil, confrontée pour sa part à des étudiants en bachelor et en master susceptibles à leur tour d'enseigner un jour la langue étudiée, l'appropriation d'une langue, qui passe par sa culture et sa littérature, a des effets en profondeur qui s'apparentent à une

métamorphose : «Quand on parle une autre langue, on devient étranger à soi-même, pour reprendre la belle expression de Julia Kristeva; c'est à la fois s'ouvrir aux autres et éprouver de l'intérieur d'autres identités possibles. C'est peut-être la meilleure façon de se prémunir contre les discours simplificateurs sur l'identité», conclut-elle.

DISCUSSIONS AUTOUR D'UN CADRE

Dans sa dernière livraison, la revue *a contrario* discute d'une manière critique du Cadre européen commun de référence du Conseil de l'Europe (CECR) et des difficultés rencontrées par des enseignants sur le terrain. Responsable du Centre de langues de l'UNIL, Brigitte Forster Vosicki défend pour sa part le Portfolio européen des langues (PEL), qui est une application pratique du CECR. «Le PEL sert à documenter et à valoriser le profil plurilingue et pluriculturel unique d'un apprenant de manière comparable au niveau international; ceci peut se faire grâce à la mise en relation avec les niveaux de référence du CECR. Il s'agit de suivre l'évolution de ce profil tout au long de la vie de manière cohérente et centrée sur l'apprenant, qui construit son profil avec des outils qui soutiennent sa prise de responsabilité pour son propre apprentissage.» Pour elle, l'utilisation du PEL «ne restreint pas la multiplicité des approches et la créativité, car toutes les formes d'apprentissage ayant contribué ou contribuant à construire un profil peuvent être documentées».

UNICOM
SA28DI29052011

50

Déterminez de faux billets de banque,
testez votre rapport à l'argent et
découvrez les secrets de l'économie
- un savoir gratuit!

2011

Des animations scientifiques,
une passionnante énigme, des expos,
des visites guidées de laboratoires,
une découverte du campus et des jeux
pour se dégourdir les neurones.

Université de Lausanne

LES MYSTÈRES DE L'UNIL **28 ET 29 MAI 2011**
ENQUÊTE AVEC LES SCIENTIFIQUES **PORTES OUVERTES DE L'UNIVERSITÉ**

Entrée libre

11h à 18h

Arrêt m1
UNIL-Sorge

www.unil.ch/mysteres

PAYOT
LIBRAIRIE

24heures

BCV

Unil
UNIL | Université de Lausanne

« Une envie de redevenir étudiant »



Le Pavillon suisse de la Cité internationale universitaire de Paris, lieu riche de vie et d'architecture, accueille des étudiants et chercheurs du monde entier.

Francine Zambano

Marc de Perrot, secrétaire général de l'UNIL, est revenu enchanté d'un récent séjour à la Cité internationale universitaire de Paris (CIUP). « Un endroit incroyable au milieu d'un parc en plein Paris, dit-il. Un environnement atypique conçu au lendemain de la Grande Guerre, dans l'idée de contribuer à la création d'une communauté internationale pacifiée grâce à un réseau des élites dirigeantes de tous les pays qui se seraient côtoyées pendant leurs études! A voir cela, j'aurais juste envie de redevenir étudiant! »

Créée après la première guerre mondiale, la CIUP entend favoriser les échanges entre étudiants, chercheurs et artistes venus du monde entier. Elle accueille chaque année 5600 résidents de plus de 130 nationalités. « Trente-sept maisons et des bâtiments collectifs ont été construits entre 1925 et 1969 dans des styles variés, offrant une véritable exposition d'architecture du XX^e siècle », explique Elise Graux, assistante de direction au Pavillon suisse. Construit par les architectes Le Corbusier et Pierre Jeanneret entre 1931 et 1933, celui-ci est un monument historique situé dans le parc du CIUP. Réparti principalement sur trois étages, le Pavillon suisse possède une capacité d'accueil de 45 chambres individuelles.

« Nous opérons une sélection sur dossiers avec un double critère, de mérite et social, pour un niveau d'études minimum équivalent au master 1 », poursuit Elise Graux. Pour être logés à la Cité internationale, les étudiants doivent avoir obtenu un diplôme universitaire, au minimum de niveau licence (L3 acquise), ou son équivalence. Ou alors ils doivent être inscrits au moins en 4^e année d'études supérieures dans un établissement d'enseignement supérieur public. La décision d'admission pour tout étudiant est

prononcée pour une durée qui ne peut excéder une année universitaire, de septembre à juin. Les chercheurs, eux, doivent posséder un doctorat ou avoir un projet postdoctoral accepté par un établissement d'enseignement supérieur (ou de recherche) ou une université. L'admission des candidats de nationalité suisse est prononcée par la Commission d'admission de la Fondation suisse, au début de l'été précédant chaque année universitaire. L'année universitaire débute le 1^{er} octobre et se termine le 30 juin.

Publicité



ETH
Eidgenössische Technische Hochschule Zürich
Swiss Federal Institute of Technology Zurich



UNIL | Université de Lausanne

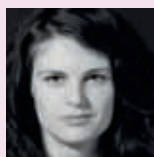
Master of Advanced Studies (MAS) en Santé au Travail

- Formation interdisciplinaire et pratique
- Spécialisation en médecine du travail, en hygiène du travail ou en ergonomie
- Base pour l'exercice légal de la profession de spécialiste en sécurité et santé au travail
- Base pour la candidature au certificat d'ergonome européen (Eur.Erg)
- Pour les diplômé-e-s en médecine, en sciences naturelles ou sociales, en psychologie et les ingénieur-e-s

Frais d'inscription: 18'600 CHF
 En cours d'emploi, sur 2 ans
 Début: 5 septembre 2011
 Inscription jusqu'au 30 mai 2011
 Infos: +41 21 314 74 71, mas.st@hospvd.ch, www.i-s-t.ch

 www.fondationsuisse.fr

COUP DE COEUR



de Renata Vujica

L'enfer en cinq saisons

The Wire (*Sur écoute*), c'est la fresque d'une ville ravagée, Baltimore, prise en tenaille entre les cartels de la drogue et un système politico-juridico-policié vénéneux. La jungle urbaine est épluchée des deux côtés du pouvoir, sans manichéisme, avec la finesse d'un sociologue. Considérée comme la meilleure série de tous les temps par nombre de critiques américains, cette production de HBO est disponible intégralement en coffret DVD.

Dans les entrailles des quartiers, pas d'absolus dominants ni dominés, juste des personnages dépassés par un destin broyeur. **Un fatalisme ulcérigène, un réalisme où le spectateur lit toutes les failles d'un système voué à la reproduction.** C'est un caïd tué par la main d'un bambin, c'est un enfant de toxicomane lui-même toxico, c'est un monde où l'abîme, non personnifié, est gravé dans le moindre



© 2004 Home Box Office

mètre carré de bitume. C'est aussi une fine analyse de la mafia contemporaine, qui arrose de ses liasses sales l'économie dite légale et en manie les structures... jusqu'à un certain point. Car, au final, elle-même est instrumentalisée par des hommes de loi qui maîtrisent à la perfection les codes d'un système qui, pourtant, les dépasse.

Il y a aussi ce politicien qui, poussé par une logique d'autoreproduction, plus forte que le cynisme ou la soif de gloire, sacrifie dare-dare le bien-être de ses concitoyens sur l'autel de la réélection. C'est enfin, et peut-être surtout, un flic tiraillé entre un âpre désir de s'affranchir de ce gouffre et un besoin plus violent encore d'y rester. Magistrale corrosion.

Du tac au tac

Votre série TV préférée?

Je n'ai pas la télé...

Qu'est-ce que vous appréciez le plus chez un collègue?

L'authenticité.

Les qualités essentielles chez un professeur?

Curiosité et enthousiasme.

Votre livre du moment?

« Les yeux fermés », polar de Gianrico Carofiglio.

Quelle est votre plus grande peur?

De perdre mes enfants.

Que détestez-vous le plus à l'UNIL?

Rien!

Quel don de la nature aimeriez-vous avoir?

L'intelligence.

Votre mot préféré?

Passion.

Quel métier vouliez-vous faire petit?

Chauffeur de train.

Votre film préféré?

Vol au-dessus d'un nid de coucou.

Une chanson d'amour?

Ne me quitte pas.



Jacques Lanarès, vice-recteur, secteur «Valorisation et qualité». F. Imhof ©UNIL

Qui suis-je?

concours



F. Imhof © UNIL

Vous avez été nombreux (es) à avoir identifié le professeur Lukas Baumgartner, de l'Institut de minéralogie et géochimie, sur la base de trois mots clés. Jean-Jacques Strahm, du groupe multimédia d'UNICOM, a gagné le tirage au sort.

Qui se cache derrière : CYBERCRIMINALITÉ – HEC – SÉCURITÉ

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux(se) gagnant (e) se verra offrir **le nouveau parapluie de la boutique UNIL.**

Impressum

ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | uniscope@unil.ch | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédacteurs **Aurélié Despont (A.D.) + Renata Vujica (R.V.) + Nadine Richon (N.R.)** | Mémento **Florence Klausfelder** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Prox** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro : **Vincent Demaurex**



Les propos tenus dans l'uniscope n'engagent que leurs auteur(e)s.